

DOSSIER DE PRESSE

FATOUMATA DIAWARA

FENIFO

"SOMETHING TO SAY"



25 MAI 2018

ELLE CULTURE



MUSIQUE

LA CHANTEUSE ET ACTRICE MALIENNE FATOUMATA DIAWARA SORT « FENFO », UN ALBUM MAGNIFIQUE. RENCONTRE AVEC UNE FEMME QUI INCARNE L'AFRIQUE DE DEMAIN.

PAR FLORENCE TREDEZ

Des lunettes pilote pour cacher ses yeux cernés – « Je ne dors pas beaucoup, vous savez, j'ai sans cesse mille pensées dans la tête... » –, un tatouage éthiopien au poignet gauche pour « recentrer les énergies », une voix douce, Fatoumata Diawara, 36 ans, se montre d'emblée telle qu'elle est : une hypersensible, une femme engagée, une âme tourmentée aussi, que seule la musique parvient à apaiser. Issue d'une famille noble, la Malienne a choisi très tôt de devenir artiste, en chantant sur scène et en tournant dans des films (le très beau ○ ○ ○



Fatoumata Diawara

○ ○ ○ « Timbuktu », qui avait reçu sept César en 2015, et bientôt un long-métrage de Philippe Godeau avec Omar Sy). Elle a dû pour cela battre en brèche les préjugés – la tradition veut qu’au Mali on soit griot de père en fils ou de mère en fille, ce qui n’était pas son cas – et braver l’inquiétude de ses parents. Un parcours difficile dont le déclic fut, selon elle, le décès de sa sœur Awa, de neuf mois son aînée, lorsque Fatoumata avait 9 ans. « La veille de sa mort, raconte-t-elle, elle avait eu mal au ventre, la nuit avait été agitée. Au matin, lorsque je me suis réveillée, elle était partie. Mais je n’ai jamais vraiment su ce qu’elle avait eu. Et ça a été un grand traumatisme, même si je ne m’en suis pas rendu compte sur le moment. Pour exorciser cette douleur, et parce que je ne trouvais pas les mots, j’ai choisi de m’exprimer à travers la danse et la musique. La musique, surtout, est devenue essentielle pour moi. C’est une thérapie, un espoir, une manière d’échapper à la mort. »

Est-ce pour cela que son magnifique chant épuré – elle a l’une des plus belles voix du Mali – semble avoir un pouvoir hypnotique et consolant sur l’auditeur ? Avec son deuxième album solo, le superbe « Fenfo »

“
LA MUSIQUE EST
DEVENUE ESSENTIELLE.
UNE THÉRAPIE,
UN ESPOIR, UNE
MANIÈRE D’ÉCHAPPER
À LA MORT.
”

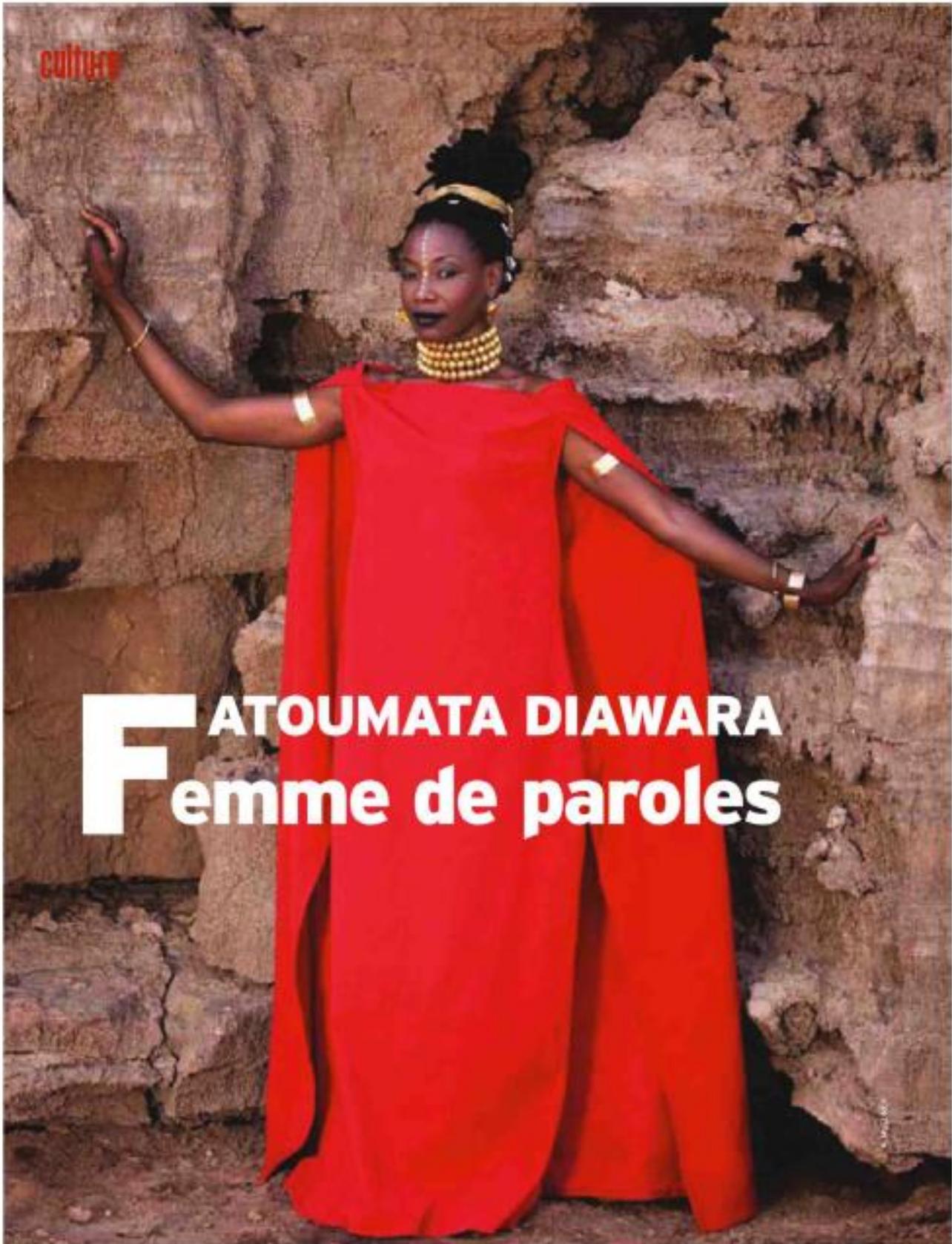
(« Quelque chose à dire », écrit en bambara, qui mélange sonorités occidentales et percussions ancestrales africaines, Fatoumata Diawara parvient à tisser un lien subtil et intimiste, comme si elle nous parlait à cœur ouvert. Un nouveau tour de force pour celle qui a fait une partie du succès, en 2017, de « Lamomali », le projet afro-pop créé par Matthieu Chedid, Toumaniet Sidiki Diabaté, victoire de la musique catégorie album de musiques du monde. Et qui a d’ailleurs demandé à -M- de coréaliser ce « Fenfo », enregistré entre Bamako, Paris et

Barcelone. « La relation humaine est au centre de mes collaborations, explique-t-elle. On ne peut pas travailler avec tout le monde. Il y a des artistes qui sont pourtant talentueux, mais auxquels je ne peux même pas dire bonjour. Je ne sais pas pourquoi. En revanche, quand il y a une connexion, c’est toujours très fort. Et avec Matthieu, c’est magique. On s’est rencontrés autour du projet « Africa Express », avec Damon Albarn et Paul McCartney. Il est arrivé sur scène avec sa guitare et il a tout déchiré. Je me suis dit : « C’est qui ce mec ? » Sur mon album, on était très complémentaires. Il a allégé mon côté brut en apportant quelques programmations. »

Côté textes, celle qui « aime donner [son] âme quand [elle] chante » écrit en pensant à son public, qui va, dit-elle, des enfants jusqu’aux personnes âgées. « Dans mon pays, où les gens consomment beaucoup de musique, malienne exclusivement, les artistes ont presque plus de pouvoir que les politiciens. Lorsqu’un fan aime un album, il l’écoute plusieurs fois par jour, ce qui nous donne un pouvoir inouï. » Un pouvoir dont cette Africaine moderne, issue d’une génération connectée où les femmes exercent désormais des métiers habituellement réservés aux hommes – comme journaliste, photographe ou réalisatrice –, tient à user à bon escient. En prenant son temps pour écrire et peser chaque mot, en prenant soin de ne choquer personne. Et en s’engageant contre les mutilations génitales ou les mariages forcés. Le but de Fatoumata Diawara ? C’est un peu le même que celui poursuivi par la photographe éthiopienne Aida Muluneh qui signe toutes ses photos de presse : faire en sorte que la jeunesse africaine se réapproprie son continent et lui redonne beauté et modernité. Et pour cela, le rôle des femmes, selon la chanteuse, est primordial. « Elles savent aborder subtilement les questions qui fâchent et appuyer avec douceur là où ça fait mal. L’Afrique doit changer, mais pas dans la barbarie. » Parole d’artiste qui a su, de son propre aveu, « faire de [sa] fragilité une force ». ■

« Fenfo » (3^{ème} Bureau/Wagram Music). En tournée dans toute la France, le 3 juin aux Nuits de Fourvière à Lyon (69), le 11 juillet aux Francofolies de La Rochelle (17), le 11 décembre au Trianon, Paris-9^{ème}...





F ATOUMATA DIAWARA
emme de paroles

Avec l'album *Fenfo*, l'artiste malienne dénonce les maux des Africaines, soumises au joug des traditions. Rencontre avant son concert aux Nuits de Fourvière.

PAR JULIEN BORDIER

On n'ose pas la déranger. Penchée sur sa Fender Stratocaster vert émeraude, Fatoumata Diawara gratte les motifs du *Three Little Birds* de Bob Marley. Les cauris immaculés qui pendent au bout des tresses de la chanteuse malienne se balancent au rythme du riff de guitare. L'art de la reprise est un passage obligé de la promo multimédia. « Cela incite un auteur-compositeur à sortir de son monde. Mais mieux vaut d'abord inventer son propre chemin avant d'apprendre ce que les autres ont fait. Sinon, il est difficile de définir sa propre identité. »

Au Mali, Fatoumata Diawara, 36 ans, est d'abord « Sia ». Une star de cinéma que petits et grands, à force de rediffusions à la télé, ne distinguent plus de son personnage dans la production franco-burkinabée *Sia, le rêve du python* (2001). Depuis, elle a pourtant sillonné le monde pendant six ans avec la compagnie Royal de Luxe, enregistré avec Dee Dee Bridgewater, incarné la redoutable sorcière dans la comédie musicale *Kirikou et Karaba*, publié un premier album solo (*Fatou*), accompagné Bobby Womack, côtoyé Herbie Hancock, joué avec le melting-pote Damon Albarn (*Africa Express*), participé à l'indispensable *Timbuktu*, beau film aussi drôle que tragique, partagé une tournée avec le pianiste cubain Roberto Fonseca, illuminé en 2017 le projet Lamomali, orchestré par Matthieu Chedid... La dernière ligne de ce foisonnant CV, c'est la sortie d'un nouvel album, *Fenfo*. En attendant, en 2019, un film avec Omar Sy. C'est simple, « Fatou » a tout fait. Mais tout n'a pas été simple.

Si Fatoumata Diawara avait suivi la voie que sa famille avait tracée pour elle, la jeune femme ne serait pas assise dans le confortable canapé de sa maison de disques parisienne, mais à Bamako, mariée depuis ses 19 ans à un cousin, « avec sept ou huit enfants ». Déjà, à l'âge de 8 ans, on ne lui a pas demandé son avis. Sa famille la juge différente et ingérable, elle prend son courage à deux mains et la tangente fournie avec. Elle fuit le joug de la tradition. Direction la France. « Je suis une survivante, une exception. Mais rien n'est acquis. Tu as beau courir, chaque fois que tu te retournes, ton passé est accroché à ta nuque. »

Derrière le large sourire, les yeux en amande et le port de reine se cachent les blessures d'une enfance « catastrophique ». Une douleur qu'elle imprime sur son premier album, *Fatou* (2011). Fatoumata Diawara chante « pour [se] soigner, [se] faire du bien ». C'est encore le cas sur *Fenfo*. En bambara, le mot signifie « Quelque chose à dire ». L'exercice n'a rien d'une thérapie égoïste. Elle prête sa voix grave à ceux qui n'en ont pas : les enfants, les femmes. L'inépuisable militante aborde la souffrance de la migration, les violences contre les femmes, le respect, la jalousie, la fierté africaine face à l'Occident. Plus que de la musique, *Fenfo* est un projet de société.

« Au Mali, une chanson peut tout changer. Nous avons une culture musicale particulière. Les mères font l'éducation avec la musique. L'espoir passe par là. » Les refrains des idoles

Oumou Sangaré, Salif Keïta, Amadou et Mariam ont plus de poids auprès des citoyens que les discours des politiciens. Pour éveiller la conscience de la jeune génération, Fatoumata Diawara brise les tabous sur les mariages précoces et les mutilations génitales. Elle exhorte les femmes à s'émanciper, comme elle. « Sur le titre *Takamba*, je reprends des témoignages d'amies frappées et humiliées par leurs maris. Mes paroles sont leurs mots. » Irrésistible aiguillon, elle pique là où ça fait mal. « Le bambara est une langue poétique.

« Au Mali, une chanson peut tout changer. L'espoir passe par la musique »

Les gens ne disent jamais les choses directement. Moi, je suis crue. Je dis ma vérité. » Ses morceaux, pop, folk et entraînants, n'ont donc rien d'une lamentation. La trentenaire préfère agir plutôt que se plaindre, chanter plutôt que hurler, sourire plutôt que pleurer.

C'est peut-être pour ne pas voir la vie en blues que Fatoumata Diawara porte aujourd'hui d'étranges lunettes aux verres orangés. Pour un peu, elle la regarderait même en rose. Ainsi, sur *Mama*, elle offre le pardon à la mère qui l'a rejetée. La chanteuse a la résilience généreuse. « Incarner le personnage de Karaba m'a guérie. A chaque fois que Kirikou retirait l'épine enfoncée dans le dos de la sorcière, il emportait une partie de ma peine. Je ressentais physiquement une libération. J'ai compris que cette femme n'avait pas été aimée, avait été battue, violée, maltraitée par les hommes. Beaucoup d'Africaines sont des Karaba, devenues aigries et malheureuses malgré elles. » Kirikou était un petit bonhomme. Fatoumata, elle, prend de la hauteur. **J. B.**

Fenfo (3^e Bureau/Wagram). Le 3 juin aux Nuits de Fourvière, Lyon (Rhône). En tournée.

CAUSETTE

Causette



Fatoumata Diawara

LA "MALICIENNE"

Chanteuse, auteure-compositrice, comédienne et danseuse, Fatoumata Diawara s'est révélée grâce à *Lamomali*, le dernier album de Matthieu Chedid. Entre Bamako, Royal de Luxe, Timbuktu et Paris, son chemin s'est nourri de larmes, de danse et de chants bambaras. Cette Malienne au destin hors norme se bat pour les générations futures. Son deuxième album solo, *Fenfo*, engagé et envoûtant, sort ces jours-ci.

PAR CARINE ROY PHOTOS RÉMY ARTIGES POUR CAUSETTE

De prime abord, Fatoumata, dite Fatou, est impressionnante : grande et élancée avec son foulard en wax noir et orange vif, qui fait ressortir ses grands yeux en amande. Mais, en guise d'accueil, elle vous claque la bise franchement, sans chichis, et rentre directement dans le vif du sujet : « *Pour écrire mes chansons, je vais chercher au fond de moi-même. En tant qu'enfant née en Afrique, je me suis battue seule pour exister. J'ai refusé un mariage forcé et tout ce qui m'était imposé. C'est pourquoi l'album s'appelle Fenfo : ça signifie en français "j'ai beaucoup à dire"*. » Ça tombe bien Fatou, on est là pour ça ! Mais d'abord, on rembobine.

Fatoumata Diawara est née en 1982 en Côte d'Ivoire dans une famille de six frères et sœurs, mais elle a grandi au Mali, le pays d'origine de ses parents. Sa mère était couturière tandis que son père travaillait à la mairie. À ses heures perdues, il dirigeait aussi une petite troupe de danse dont faisait partie Fatou. C'est lui qui lui a offert sa première guitare. Depuis toute petite, donc, Fatou chante. Mais l'innocence de l'enfance est de courte durée. « *À 9 ans, j'ai été adoptée par ma tante. Mes parents m'ont envoyée au Mali, parce que j'étais traumatisée par le décès de ma sœur de 10 ans. Un soir, alors qu'on avait joué ensemble toute la journée, elle s'est plainte d'avoir mal au ventre. À 10 heures le lendemain, elle est décédée. On n'a jamais su pourquoi. Pour exprimer mon manque d'avoir perdu Awa – paix à son âme –, je pleurais et je dansais tout le temps, mais avec trop de force, jusqu'à l'évanouissement. On me ramassait dans la rue. Mes parents ont cru que j'allais me suicider.* » La petite

“Pour écrire mes chansons, je vais chercher au fond de moi-même. En tant qu'enfant née en Afrique, je me suis battue seule pour exister”

Fatou est donc recueillie par sa tante et son oncle, tous deux comédiens. À leurs côtés, elle va reprendre peu à peu goût à la vie. Alors qu'elle accompagne sa tante sur les plateaux de cinéma, le réalisateur Adama Drabo la remarque et lui offre, à 14 ans, ses trois premières répliques dans son film *Taafé Fanga*. En français, le titre signifie « le pouvoir des femmes ».

Prémonitoire... Cette comédie, inspirée d'un récit traditionnel malien, raconte comment des femmes se servent de masques sacrés pour prendre le pouvoir et inverser les rôles dans la société. À la suite de cette première expérience, elle est vite repérée par d'autres artistes maliens comme Sotigui Kouyaté, comédien fétiche du metteur en scène Peter Brook, qui lui donne l'opportunité, à 16 ans, de jouer à Paris dans *Antigone*, au Théâtre des Bouffes du Nord. Puis les rôles s'enchaînent : Cheick Oumar Sissoko lui offre le rôle principal dans *La Genèse*, sélectionné en 1999 pour le prix Un certain regard au Festival de Cannes. Elle joue aussi Sia dans *Sia, le rêve du python*, du réalisateur burkinabé Dani Kouyaté. Rôle qui la rendra célèbre en Afrique.

L'aventure Royal de Luxe

Mais, une fois encore, la vie en rose ne dure pas. C'est la tradition qui prime : sa famille adoptive veut la forcer à se marier avec son cousin, qui n'est autre que son meilleur ami ! « *On te force, de peur que tu tombes amoureuse de quelqu'un qui n'est pas de ton sang. Ma chanson Kanou Dan Yen parle de ça. À travers*

mes textes, j'essaie de faire en sorte de provoquer la discussion pour que nos parents acceptent enfin les mariages d'amour. En espérant donner une chance à la nouvelle génération. »

C'est grâce à la célèbre compagnie de théâtre de rue Royal de Luxe que sa carrière va prendre un nouveau tournant. « Le directeur de la compagnie, Jean-Luc Courcoult, est venu au Mali pour trouver des artistes africain-es pour l'un de ses spectacles. J'ai passé une audition à Bamako et j'ai tout donné. Il s'est battu pour convaincre ma famille : "Je lui donnerai des papiers, du boulot, je payerai ses études..." , leur a-t-il dit. Rien n'y a fait : ils ont refusé ! Rouge de colère, il nous a dit : "Adieu !" Et puis, j'ai repensé à ce moment où il m'a fait comprendre que si tu veux quelque chose dans la vie, c'est à toi de te battre pour être ce que tu es. Alors, je me suis enfuie pour rejoindre la troupe. Jean-Luc m'a sauvée, je lui serai reconnaissante toute ma vie. »

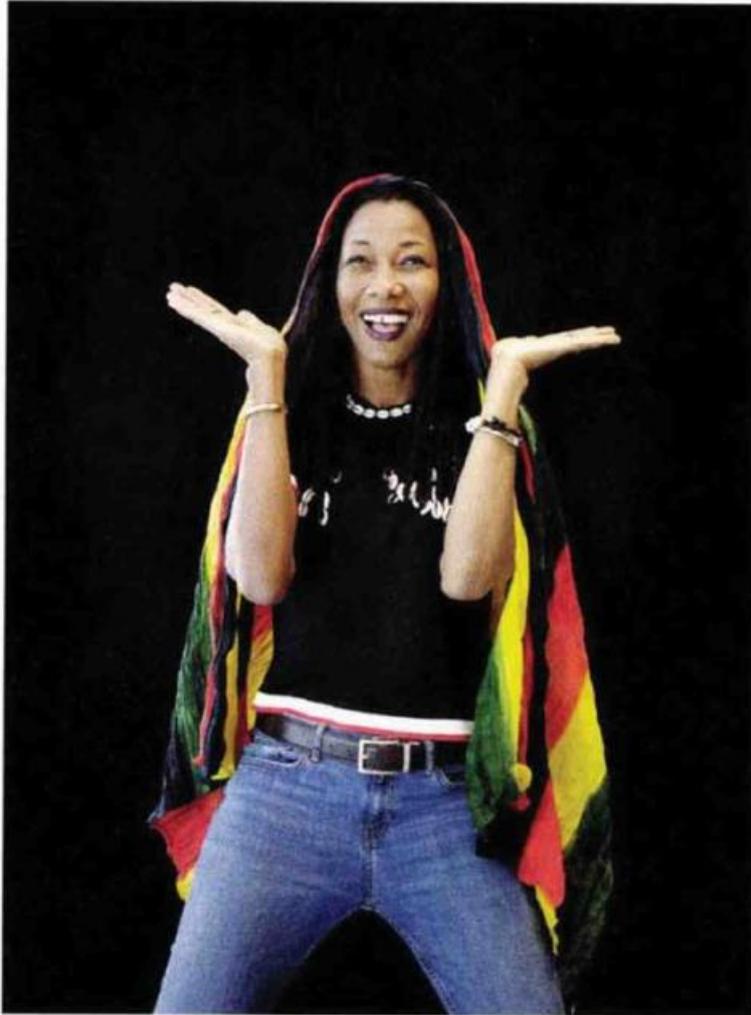
La musique contre la barbarie

De 2002 à 2008, elle joue et chante à travers le monde dans toutes les créations de Royal de Luxe, accompagnée par les marionnettes géantes qui défilent dans les villes. Mais en coulisses, loin de sa famille, Fatou ne peut toujours pas oublier la mort de sa sœur Awa et n'arrive pas à retenir ses sanglots. À la fin de l'aventure Royal de Luxe, elle est engagée par Michel Ocelot pour participer à l'adaptation en spectacle du dessin animé *Kirikou et la sorcière*. Son personnage, Karaba, est une horrible sorcière. Lorsqu'on lui enlève l'épine plantée dans son dos, elle se libère de son maléfice et retrouve la paix et l'amour.

Fatou chante avec ferveur, chaque soir, de sa voix émouvante et puissante : « À chaque représentation, quand on me retirait l'épine sur scène, je pleurais. Mais j'étais aussi en train de guérir. Karaba m'a libérée de mon chagrin. » La sorcière lui a permis de retirer l'épine qu'elle avait dans le cœur.

Depuis, l'artiste sait que la musique est source de guérison. En 2011, elle enregistre son premier album solo, simplement intitulé *Fatou*. Elle raconte en chansons son parcours et ses

blessures. Engagée et fière de l'être, elle prend aussi fait et cause pour les migrant-es, tout comme dans son deuxième album, qui sort ces jours-ci. Dans sa chanson *Nterini*, extraite de ce disque, elle exprime la souffrance de deux amants séparés par la distance. « Avec *Nterini*, j'ai voulu qu'on n'oublie pas que les migrant-es, avant d'embarquer sur un bateau, sont des personnes comme nous. Avant de s'enfuir, ils-elles avaient une maison, une famille, des ami-es. On ne naît pas migrant-e. »



“J'admire le fait que Fatou utilise son art pour célébrer les complexités de notre continent et pour plaider en faveur du changement”

Aida Muluneh, artiste éthiopienne

Tournée triomphale avec Matthieu Chedid

C'est l'artiste éthiopienne Aida Muluneh qui a filmé le très beau clip qui accompagne cette chanson. Elle se souvient du tournage dans le nord-est de l'Éthiopie, sur le site apocalyptique de Dallol : « Avec *Fatoumata*, c'est comme si nous nous connaissions depuis toujours. Nous avons parlé de nos familles, du fait d'être mère et artiste [Fatou est mariée depuis dix ans à un Italien, économiste de formation, et a un petit garçon de 2 ans et demi. Elle vit entre Milan et Bamako, ndlr]. J'admire le fait qu'elle utilise son art pour célébrer les complexités de notre continent et pour plaider en faveur du changement. » Le partage, c'est le moteur de Fatou. Avant cet album, elle a d'ailleurs collaboré avec Dee Dee Bridgewater, Tony Allen, Herbie Hancock... et ses nouvelles chansons se sont nourries de toutes ces influences, jazz, pop, blues...

Et puis, il y a aussi la rencontre avec Matthieu Chedid. *Fatoumata* Diawara chante sur plusieurs morceaux de son album *Lamomali*, sorti en 2017, dans lequel -M- mixe sonorités pop et africaines,

kora et guitares électriques. Pendant la tournée triomphale qui s'est ensuivie, les liens entre les deux artistes se sont resserrés. Du coup, Matthieu signe les arrangements de *Fenfo* : « On a voulu respecter la tradition, mais l'amener un peu ailleurs et mettre en valeur sa voix incroyable. Fatou fait partie des rencontres de ma vie, c'est une sœur. C'est une femme moderne, mais qui a l'intelligence de garder certaines de ses traditions parce qu'elles sont d'une richesse absolue, c'est beau. C'est ce que j'ai appris aux côtés de tous

ces musiciens maliens, cette beauté de la transmission, du respect des anciens. Fatou est connectée à ses ancêtres, à ses racines et, en même temps, elle a envie de faire bouger les choses. »

En effet. Dans son documentaire *Mali Blues*, le réalisateur Lutz Gregor a filmé Fatou revenant dans son village du Mali. Elle chante un titre de son premier album sur l'excision devant les femmes, les enfants et sa tante, elle aussi chanteuse... « Ma tante avait honte, car c'est tabou chez nous. Moi aussi, j'ai été excisée. Je chante : "Le couteau qui entraîne la maladie..." À la fin, il y a eu un grand silence et après, j'ai voulu qu'on parle ensemble de l'excision, et soudain les femmes ont commencé à parler. C'était très fort ! » Le réalisateur de *Mali Blues* raconte : « Fatoumata a une présence incroyable. Elle veut être un exemple pour les autres femmes africaines. »

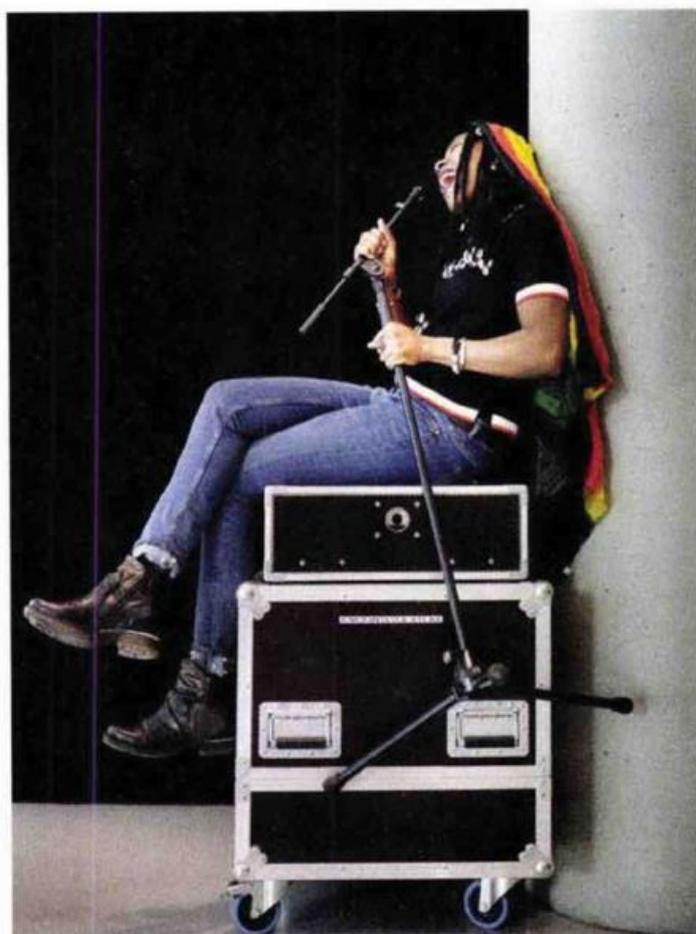
Fonceuse et révoltée, en 2012, elle dénonce l'occupation du nord du Mali par les djihadistes, qui interdisent de jouer de la musique et de participer à des rassemblements. Dans l'urgence, elle écrit et compose *Mali Ko* : « N'oublions pas que nous sommes tous du même sang. [...] Le Mali, ce grand pays, ne sera la proie de personne. [...] Enfants du Mali, levons-nous ! » Ses paroles sont un émouvant manifeste pour la paix. « J'ai rassemblé pour la première fois quarante artistes au Mali, Tiken Jah Fakoly, Amadou et Mariam, Toumani Diabaté, Bassekou Kouyaté... J'ai utilisé la musique pour défendre la musique. Quand on a enregistré à Bamako, j'ai reçu des menaces des putschistes. J'étais suivie et j'ai dû être protégée. » C'est en regardant cette vidéo sur Internet que le réalisateur Abderrahmane Sissako est impressionné par l'audace et l'activisme de Fatou. Il la veut dans son prochain film, qui dénonce lui aussi la charia imposée au Mali. « La scène que je joue dans *Timbuktu*, c'est ce que j'ai réellement vécu. J'y brave l'interdiction de faire de la musique et je chante en cachette avec mes amis musiciens. » Le film remportera, en 2015, sept césars, dont ceux du meilleur film et du meilleur réalisateur.

"Je lève le poing pour l'Afrique"

Pour la sortie de son album, Fatou a entamé une grande tournée. À chaque concert en France, elle explique les chansons avant de les interpréter, car elle chante en bambara. « Je cherche une communication directe avec tous les Africain-es. Je lève le poing pour l'Afrique. Je veux être la voix de tous les sans-voix. Lorsque je me suis enfuie, on m'a traitée de prostituée, de sorcière... Mais aujourd'hui, on m'accepte comme je suis. En Afrique, beaucoup ont compris qu'il fallait respecter mon combat. » Sur scène, habillée de vêtements traditionnels africains, la chanteuse et musicienne envoie des riffs de guitare électrique et manie sa pédale loop comme personne ! Ambiance rock, afro, jazz, blues... « De grandes chanteuses africaines sur le continent africain, il n'y en a pas tant que ça : Angélique Kidjo, Miriam Makeba, Rokia Traoré... Il faut que ma musique soit la continuité de ce qu'elles ont commencé, mais je dois aussi inventer mon monde. » Sur scène, Fatou donne tout, proche de la transe. Pendant son concert à Villejuif (Val-de-Marne), Noirs, Blancs, jeunes rappeurs, enfants, parents, grands-parents... beaucoup l'ont rejoint sur scène pour danser avec elle. La petite fille de 9 ans inconsolable s'est émancipée. Elle danse, mais ne s'évanouit plus... ●

"C'est une femme moderne, mais qui a l'intelligence de garder certaines de ses traditions parce qu'elles sont d'une richesse absolue"

Matthieu Chedid, auteur, compositeur, interprète



1982

Naissance en Côte d'Ivoire, de parents maliens

2002-2008

Tournée avec Royal de Luxe

2011

Sortie de son premier album, *Fatou*

2014

Joue et chante dans *Timbuktu*, d'Abderrahmane Sissako. Le film remporte sept césars

2017

Collaboration avec Matthieu Chedid pour l'album *Lamomali*

2018

Sortie de son deuxième album, *Fenfo*



Fenfo, de Fatoumata Diawara. Sortie le 25 mai (Wagram Music). En tournée : le 3 juin à Lyon (69), le 11 juillet aux Francofolies de La Rochelle (17)... D'autres dates sur fatoumatadiawara.com.

Culture & Savoirs

MUSIQUE

**Fatoumata Diawara,
indocile et radieuse**

L'actrice et chanteuse malienne a coréalisé *Fenfo* avec M. Après avoir ouvert les Francofolies, elle présentera le superbe CD à Marciac.

Fort sollicitée comme musicienne et actrice, Fatoumata Diawara a pris son temps pour son superbe deuxième album, *Fenfo*. Elle le présentera bientôt à Jazz in Marciac dans le cadre d'une soirée exceptionnelle (où se produira Mory Kanté), alors qu'elle a eu l'honneur d'ouvrir les Francofolies. Dans *Fenfo*, on entend une artiste épanouie, radieuse. Elle a réalisé l'opus avec Matthieu Chedid, qui, en outre, officie à la guitare et l'accompagne au chant avec autant de discrétion que d'intensité. Fatou et M donnent l'impression d'être jumeaux, tant leur osmose artistique est profonde. Ils incarnent à merveille les vers de Nougaro « *Noir et Blanc sont ressemblants/Comme deux gouttes d'eau* ».

On avait déjà perçu cette complicité dans *Lamomali* (disque de platine, victoire de la musique 2018), initié par M. « *Pour Fenfo, Matthieu m'a beaucoup apporté, nous confie la chanteuse, guitariste, auteure et compositrice. Je suis touchée par sa simplicité, sa*

sincérité. Il a compris que j'aime le métissage, mais que je refuse de dissoudre ma culture originelle et que je tiens à chanter en bambara. Il m'a convaincue d'incorporer un peu d'électro, ce que je ne voulais pas auparavant, par crainte de ressembler à tout le monde. » Non, la belle – qui ne se tait point! – ne ressemble à personne.

***Fenfo*, un hymne pour une humanité pacifiée**

Dans *Fenfo*, ses racines africaines et la modernité qui palpite en elle sont intimement tressées par ses cordes vocales, souples comme des lianes. Il y a aussi la basse de l'as Étienne Mbappé, les résonances intemporelles du kamele ngoni (Salif Diarra), les harmonies peintes par les claviéristes Pierre Juarez et Yaron Herman, les tambours sensuels de Bakari Dembele, Mokhtar Samba et Zé Luis Nascimento, la guitare au groove intrigant de Pascal Danaë, les rutilantes koras de Sidiki et Toumani Diabaté, le violoncelle de Vincent Ségal, qui semble parfois épancher les fragrances de l'ancestral violon malien monocorde sokou. Tout contribue à faire de *Fenfo* un

hymne pour une humanité pacifiée.

Inspirée par Martin Luther King et Nelson Mandela

« *Fenfo* signifie "quelque chose à dire" en bambara, explique Fatoumata. Je l'ai baptisé ainsi parce que je tiens à parler de sujets qui me préoccupent : les problèmes du monde actuel, la situation des migrants, des femmes, la question cruciale de la préservation de notre planète. »

Sa force intérieure,

elle l'a acquise au cours

d'épreuves qu'elle a

surmontées, et elle

la communique à

son public. « *J'ai*

souffert au cours de

mon existence,

mais mon parcours

montre qu'on peut

s'en sortir. Je veux

transmettre l'es-

poir. » Marquée par le

décès de sa sœur, puis sépa-

rée de ses parents à l'âge de 9 ans,

elle est partie en exil, plus tard,

pour fuir un mariage forcé.

Comédienne expérimentée, elle

s'est illustrée, notamment, dans

l'*Antigone* adaptée par Sotigui

Kouyaté, dans *Timbuktu*, d'Ab-

derrahmane Sissako, et sera, avec

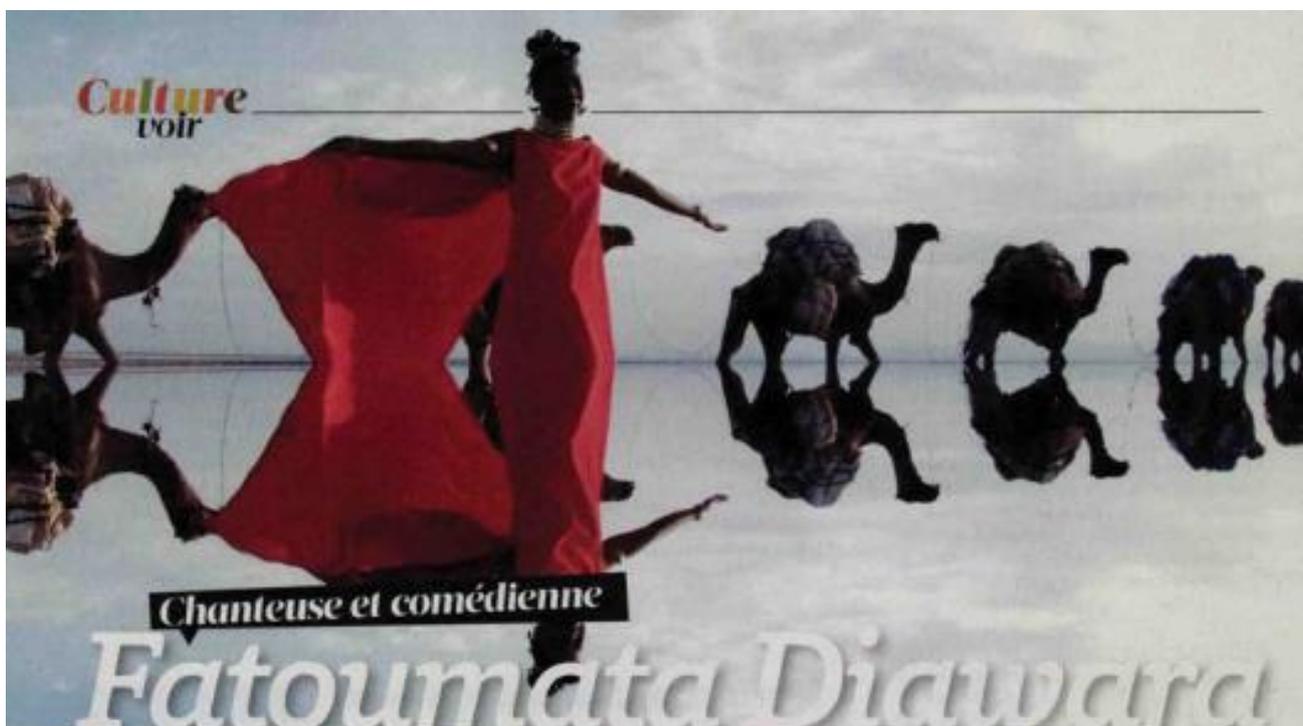
Omar Sy, dans le prochain long métrage de Philippe Godeau. Elle a joué, dès ses 14 ans, dans le film d'Adama Drabo *Taafé Fanga*, soit, en français, *le Pouvoir des femmes*. Par la suite, elle ne cessera d'apporter sa pierre à la lutte des femmes et à celle de tous les êtres fragilisés par leurs conditions sociales, à l'instar des enfants, des réfugiés. Inspirée par Martin Luther King, Nina Simone et Nelson Mandela, elle a décidé de vivre au Mali. « *La guerre perdue, prête à sortir de l'ombre et à bondir. Je veux rester auprès des miens, soutenir mon peuple. »* ●

FARA C.

En concert: le 8 août, Jazz in Marciac; le 11 décembre, Paris, Trianon.

CD *Fenfo* (Montuno/Wagram), www.fatoumatadiawara.fr.

**JUSQU'AU 15 JUILLET,
PLUS DE 80 ARTISTES
SONT PRÉSENTS
AUX FRANCOFOLIES
DE LA ROCHELLE,
DONT JULIEN CLERC,
JAIN, EDDY DE PRETTO,
JEANNE ADDED...**



Culture
voir

Chanteuse et comédienne

Fatoumata Diawara

1 001 choses à dire

Depuis sa collaboration avec Matthieu Chédid sur *Lamomali*, Victoire de la musique 2018 dans la catégorie musique du monde, **on attendait avec impatience son prochain album**. Le 9 mars dernier, on découvrait émerveillé *Nterini*, un single et un clip magnifiques qui rendent un bel hommage aux migrants. **Le 25 mai, on pourra enfin écouter l'intégralité de *Fenfo*, son deuxième disque solo**. Une fois encore, sa voix lumineuse et pleine de blues, soutenue par la kora et la guitare électrique, le kalamengoni et le violoncelle, chante en bambara l'espoir. Et le désespoir aussi.

Votre album s'intitule *Fenfo*, quelque chose à dire en bambara. Qu'est-ce que vous aimeriez dire ?

Dans cette chanson, je me mets à la place d'un enfant qui interroge les adultes pour comprendre le monde qui l'entoure, où la violence est omniprésente, et qui s'interroge sur son avenir. Je prête ma voix aux sans voix, à tous ces enfants qui vivent dans des zones de conflit, qui voient leur mère frustrée de ne pas pouvoir leur assurer un futur, qui se demandent quand ils retourneront à l'école...

D'où vient cette voix magnifique ?

Ma voix, c'est ma vérité, c'est ma douleur, mon passé, mes rires et mes pleurs. C'est la voix du blues d'une femme qui a traversé des choses difficiles, dès son plus jeune âge, qui est jeune mais qui se sent vieille. C'est une voix pour guérir et donner de l'espoir aux autres femmes. Je me suis battue pour me faire entendre, et je chante pour celles qui se sont fait écraser

par ce monde de brutes. C'est une voix pleine d'espoir, pour toutes les femmes. J'ai toujours chanté pour soulager mon âme... Enfant, j'ai perdu une sœur qui n'avait que neuf mois de plus que moi. J'avais 9 ans, du jour au lendemain, elle a été emportée par une maladie. Quand j'ai enfin compris qu'elle était morte, je n'arrivais pas à pleurer mais je chantonnais dans les lieux où l'on jouait. Ça me faisait pleurer, et ça me faisait du bien. Depuis ce jour, je chante pour soigner mon âme : ma voix me guérit et me guide. Je me suis toujours sentie différente. Les adultes m'ont beaucoup jugée, la chanson m'a aidée. Je ne me souviens pas d'avoir été une enfant, alors je chante toujours les enfants. Je n'ai pas une technique de chant parfaite, ma voix est cassée, pleine de grains de sable...

Comment qualifieriez-vous votre style musical ?

Ma musique emprunte à la fois à la tradition

et à la modernité. Je dois mon style à une tradition malienne née dans la région du Bougoundi, à 170 km au sud-est de Bamako, près de la région du Wassoulou. Je n'ai pas appris cette façon de chanter très pentatonique, je la maîtrise instinctivement. C'est un héritage. J'écoute cette musique depuis que je suis enfant. Quand je chante, c'est comme si j'étais hors de moi-même. C'est très mystérieux, ça me fascine... À cette musique traditionnelle malienne, je mêle des influences modernes parce que je suis une femme d'aujourd'hui.

Comment est né votre désir de chanter ?

Je n'ai rien choisi, c'est l'art qui m'a choisie. J'ai d'abord été comédienne par hasard : en 1996, je gardais l'enfant d'une tante qui est actrice. J'ai été repérée par le réalisateur Adama Drabo qui, au pied levé, m'a demandé de jouer dans son film « *Taafé Fanga* ». En 1998, j'ai joué dans « *Antigone* », de Sophocle, mise en scène par Sotigui Kouyaté. Après, ça, c'est enchaîné...

Qu'est-ce qui distingue *Fenfo* de vos deux albums précédents ?

Fatou, mon premier album sorti en 2011, était une sorte de présentation : j'indiquais au monde entier « ça, c'est moi, une partie de ma vie, de mes engagements en faveur des enfants et des femmes, contre l'excision... Je suis imparfaite, que tu m'aimes ou que tu ne m'aimes pas, je suis comme ça... » Dans *At home*, mon deuxième album, j'ai continué à raconter des histoires, des petites parenthèses de ma vie que

J'ai interprétées accompagnée par le pianiste cubain Roberto Fonseca... Je viens de loin, je suis une survivante. Mais je crois à la paix, à l'amour, aux enfants... Moi, je suis au milieu de tout ça, entre tristesse et joie. C'est le blues. Et puis, *Ferfo* est mon premier album en tant que mère...

Quels instruments traditionnels vous accompagnent ?

Je compose avec guitare et voix. Mais la kora et le kamalengoni, et sa gamme pentatonique plus blues, sont toujours présents dans ma musique. Ce sont mes repères musicaux et culturels, ils m'ont permis d'être l'artiste que je suis. Ces instruments emportent l'âme, nous ramènent à nos ancêtres.

Pourquoi chanter en bambara ?

Le bambara, c'est ma vérité, c'est mon âme, c'est ce que je connais le mieux. Ses sonorités me permettent de m'envoler, d'être proche de mes ancêtres, de ma culture, de ma tradition... Je m'adresse à une génération malienne qui a besoin de partage, de découvrir d'autres visions. Ma musique résonne au fin fond des villages, aux oreilles des femmes et des enfants. Mes mots sont importants: en six phrases, je transmets un message d'émancipation pour faire changer les choses. C'est une lourde responsabilité. J'ai envie d'appuyer là où ça fait mal, mais seulement pour que les choses évoluent dans le bon sens, dans une modernité intelligente. Il ne faut pas que l'Afrique devienne un village blanc. Il faut au contraire valoriser nos traditions, notre musique, nos ancêtres... Bien sûr, on a envie d'évoluer, notamment avec les réseaux sociaux, mais il faut le faire intelligemment, sans se perdre. Il faut être moderne et traditionnel à la fois. Tout est possible: même chanter en bambara et être connu dans le monde entier!

Vous avez travaillé avec Matthieu Chedid, comment la collaboration s'est-elle passée ?

Ça a été très naturel, très facile... Déjà sur *Lamomali*, son dernier album, nous avions une bonne connexion. Je l'aime en tant que personne et en tant qu'artiste. C'est un homme qui partage, qui donne. Et puis, il est très intelligent. Il a cette capacité de s'adapter à la culture de l'autre: il a respecté ma façon d'être, je trouve ça grand. Quand tu es africain, on a tendance à te coloniser à chaque fois. Mais les grands artistes qui m'approchent me laissent être moi-même et acceptent d'entrer dans mon univers de façon respectueuse. D'ailleurs, toutes mes collaborations ont été de fortes



« L'Afrique évolue de façon incroyable. Je suis très fière de ce continent. La jeunesse est pleine d'espoir... »

rencontres. Avec moi, le feeling passe ou pas.

C'est quoi l'Afrique aujourd'hui ?

Elle est tout ! L'Afrique a ses douleurs et ses forces... Elle évolue de façon incroyable ! Je suis très fière de ce continent. Nous avons beaucoup de problèmes politiques, des guerres, mais malgré tout, la jeunesse est pleine d'espoir. Elle veut s'en sortir, elle rêve d'une nouvelle Afrique. Ça fait plaisir.

Quelle est la situation au Mali ?

Les problèmes présents au Mali sont des problèmes mondiaux. Mais le Mali se relèvera.

À quoi ressemble l'Afrique dont vous rêvez ?

C'est celle du film *Black Panthers* ! Une Afrique sans guerre, avec des politiciens qui aiment et

œuvrent en faveur du continent. Où les femmes sont épanouies, heureuses, se donnent la main pour nourrir cette Afrique pour qu'elle grandisse, se sente forte et aimée. Ce continent a besoin d'amour. Mais nous sommes prêts à changer les choses !

Quelles ont été vos sources d'inspiration pour le clip du morceau *Nterini* ?

J'ai travaillé avec une femme africaine que j'admire beaucoup, la photographe et artiste éthiopienne Aïda Muluneh. Aïda a quitté Washington pour retourner vivre en Afrique et donner du travail à la jeunesse autour de la photographie et de l'art. Le clip a été tourné dans le désert Danakil, au nord-est de l'Éthiopie. Aïda

s'est inspirée de l'esthétique afrofuturiste, mais aussi d'éléments visuels empruntés à l'ethnie malienne des Dogons. *Nterini* est une chanson sur les migrants qui rappelle que ces gens-là, avant d'être des immigrés, sont des êtres humains qui viennent d'une terre magnifique. J'en avais marre de n'entendre parler que de la détresse des migrants, ça m'écrasait. L'Afrique est belle. Dans ce clip, nous l'avons sublimée. Nous avons travaillé en étroite collaboration. Elle m'a fait des suggestions, je l'ai amenée dans mon monde... J'aime les choses mates et colorées, parce que dans ma douleur, il y a de l'espoir. Le rouge est incontournable, c'est ma couleur. Le bleu évoque la paix, l'eau, la mer, le ciel. C'est l'espoir aussi.

En 2014, on vous a vue au cinéma dans *Tinbuktu*, le film d'Abderrahmane Sissako.

Quels sont vos projets au cinéma ?

J'ai joué au côté d'Omar Sy, dans *Nou*, un film de Philippe Godeau qui sortira en 2019.

Vous avez prêté votre voix à *Karaba*, dans les *Kirikou* de Michel Ocelot. Quels sont vos points communs avec cette sorcière ?

Je suis toutes ces femmes malmenées, violentées... Je suis *Karaba*, nous sommes *Karaba* !



Le 3 juin à Lyon; le 11 juillet à La Rochelle; le 8 août à Marciac; le 11 décembre au Trianon, à Paris.

www.fatoumatadiawara.com

Fatoumata Diawara

Chanteuse et comédienne malienne née en Côte d'Ivoire, elle vient de sortir un deuxième album* dans lequel elle raconte la vie, l'amour et le pouvoir. Spirituelle, libre-penseuse et engagée, celle qui a toujours vécu comme elle l'entendait, tout en restant attachée aux traditions, envisage son art comme une thérapie.



› **Enfant, je savais déjà ce que je voulais**, je disais «non» aux adultes. Ils ne l'acceptaient pas. Je souffrais et culpabilisais d'être rebelle, différente, croyant que c'était de ma faute. Il n'y a pas d'école pour exprimer ta différence. Si tu t'en sors, tant mieux, sinon, ça peut te détruire. J'ai dû bousculer les codes et les traditions de ma famille. J'ai refusé un mariage arrangé. Plus tard, je me suis enfuie à l'étranger avec la compagnie de théâtre de rue Royal de Luxe.

› **J'ai perdu ma sœur quand j'étais petite**. Ça m'a beaucoup perturbée, je dansais jusqu'à en tomber en transe. Ma mère a essayé de me faire arrêter, mais c'était ma manière d'exprimer ma douleur. J'avais des nodules sur mes cordes vocales, je n'arrivais pas à parler. Mes parents m'ont alors envoyée chez ma tante et mon oncle au Mali.

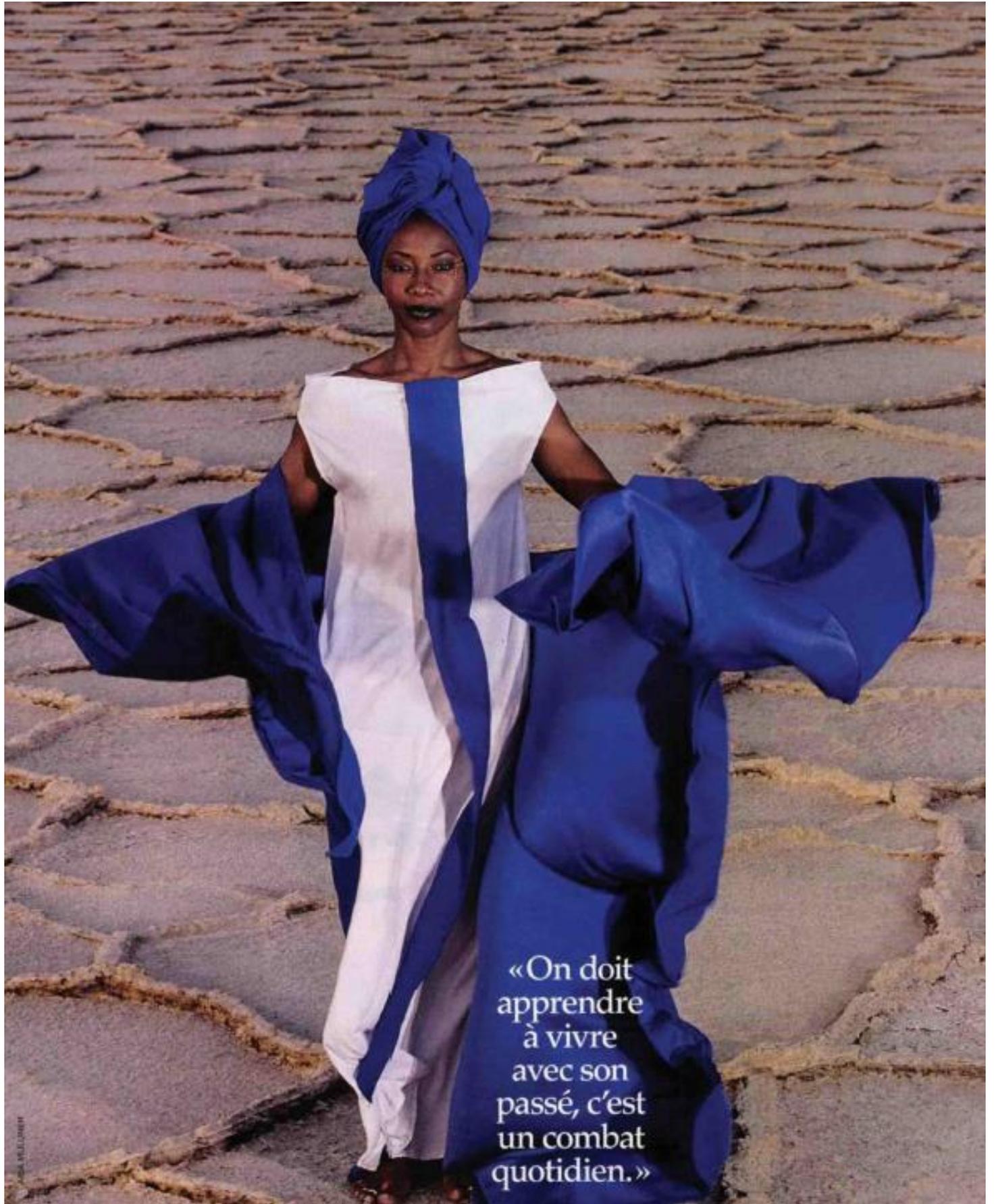
› **Je suis pour toute forme de spiritualité**. Tous les lieux spirituels m'appellent, car Dieu y est. J'exécute aussi des pratiques animistes, j'aime ça et je ne veux pas le cacher. Le Mali est un pays musulman mais aussi animiste, même si c'est tabou. Les djinns, les anges me guident, je suis davantage amie avec eux qu'avec les êtres humains. Eux, ne mentent pas.

› **Incarnar le rôle de la sorcière Karaba** [dans la pièce Kirikou et Karaba adaptée du film de Michel Ocelot sorti en 1998] sur scène m'a soignée. Au fil de la création, j'ai réalisé que l'épine que l'on sortait du dos de la sorcière à la fin de la pièce était la mienne. J'avais une idée très naïve de ce personnage, mais j'ai compris que c'était une femme battue, violée, incomprise, rejetée, qui n'a pas trouvé sa place parmi les humains. Dans sa solitude, elle s'est créé son monde de démons... Ce rôle m'a aidée à trouver la douceur, la paix. Ce n'est jamais acquis, on doit apprendre à vivre avec son passé, c'est un combat quotidien. Il faut toujours garder la lumière près de soi, et la spiritualité peut aider.

› **Suite au coup d'État au Mali en 2012**, j'ai réuni des artistes de toutes les régions du pays autour de ma chanson *Mali Ko*, pour éveiller les consciences, et dire que notre diversité est une force. On n'avait alors pas de président, les gens commençaient à s'entre-tuer... Il fallait que nous les musiciens, nous nous donnions la main. J'utilise la musique comme une thérapie, et j'ai la chance de venir d'un pays où elle est très respectée, elle est un héritage des ancêtres. Les chanteurs sont plus écoutés que les politiques. Le réalisateur Abderrahmane Sissako a été bluffé par la force de cette chanson. Il m'a alors donné le rôle d'une chanteuse qui continue la musique malgré la pression des djihadistes dans son film *Timbuktu*.

› **À travers ma musique, je m'adresse à la jeunesse** pour ouvrir des débats: comment s'adapter à la modernité tout en gardant le positif de nos traditions, qui ont beaucoup à nous apprendre? Ma façon de chanter, de me coiffer, de me vêtir sur scène, est très influencée par les anciens. La nouvelle génération ne m'inspire pas... Quand je regarde les Américaines à la télé, je m'ennuie! Aujourd'hui, dans la musique, tout est technique, alors que dans le passé, c'était l'émotion d'abord, et c'est ce que je cherche. ■

*Fenfo, 3^e Bureau/Wagram Music, dans les bacs.



«On doit
apprendre
à vivre
avec son
passé, c'est
un combat
quotidien.»



Lors du Festival d'Essaouira, au Maroc, le 22 juin 2018.

Tel père, telle fille

Fait rare dans la tradition gnaoua, la maâlema Asmâa Hamzaoui joue avec le guembri de son père, Rachid Hamzaoui. Et partage la scène avec la Malienne Fatoumata Diawara.

JULES CRÉTOIS, envoyé spécial à Essaouira

« **O**n retiendra la danse habitée d'une Fatoumata

Diawara presque en transe sur les sons endiablés du guembri de la maâlema » : le communiqué de clôture de la 21^e édition du Festival d'Essaouira (21-23 juin) met en avant la performance de la jeune Asmâa Hamzaoui. Le 22 juin, en effet, les deux musiciennes ont fusionné devant des milliers de spectateurs emportés par une performance originale. Quelques heures avant de monter sur scène dans une belle tenue satinée pour un solo suivi d'un duo avec la diva malienne, Asmâa Hamzaoui s'était présentée à la presse. Avec du retard, elle était apparue derrière des

lunettes fleuries et pailletées, de longues tresses blondes encadrant son visage illuminé par un sourire. Pour ceux qui l'avaient déjà rencontrée, le décalage était frappant avec la personne plus réservée qu'elle était deux ans auparavant.

Installée dans un riad d'Essaouira, la jeune Casablancaise, diplômée en pâtisserie, se souvient : « La première fois que je suis venue ici... c'était avec papa. » Son père, Rachid Hamzaoui, est un maâlem, un maître, titre qui se transmet le plus souvent de père en fils. Depuis l'enfance, Asmâa l'accompagne. Elle était là en 2007, alors qu'il montait sur scène pour le festival. Il jouait du guembri, elle officiait aux qraqeb. En 2017, elle est invitée une première fois au festival avec son groupe, Bnat Timbouktou, composé de cinq

jeunes femmes, pour un concert sur une petite scène. Ce 22 juin, elle se produit devant des milliers de jeunes venus de tout le Maroc, d'Europe et d'ailleurs. Elle chante en darija, comme elle l'a appris en reprenant du Oum Kalthoum lors des fêtes de quartier. Et elle tire sur les épaisses cordes de son instrument, symbole d'une culture et d'un savoir-faire particulier. Comme le veut la tradition, elle utilise celui qui appartenait à son père.

Registre traditionnel

Aujourd'hui, jusque dans de très codifiées lila, elle joue du guembri lors de l'oulad bambra, partie d'ouverture profane de la cérémonie. « Il est rarissime de voir des femmes jouer du guembri lors de lila », précise le musicologue Ahmed Aydoun. Les femmes, en général, officient comme moqadema, sortes d'organisatrices, à l'instar de la mère d'Asmâa, qui l'accompagne à Essaouira. « Alors qu'elle est en fauteuil roulant, pendant les balances d'Asmâa, elle s'est levée pour mieux la voir », sourit Aïcha, sa sœur. Les membres de sa famille soutiennent la jeune artiste et l'aident à préparer un deuxième album, *Ouled Ghaba* (« les enfants de la forêt »). Le premier sonnait comme une déclaration : *Ana Gnaoula* (« je suis une gnaouie »). Inspirée par les musiques urbaines, la jeune femme évolue dans un registre traditionnel, ses textes étant influencés par la thématique de l'éloignement forcé.

En 2016, Asmâa Hamzaoui croisait une première fois le chemin de Fatoumata Diawara. Sur scène, leurs talents conjugués promettaient déjà le meilleur. **12**

Fatoumata Diawara

« Je chante pour que vous me rencontriez »

Après avoir partagé la scène avec Matthieu Chedid dans le projet *Lamomali*, l'an dernier, la chanteuse comédienne revient avec *Fenfo*, son deuxième album en solo. Elle sera en concert à Saint-Maximin et Toulon en novembre.

par **AMÉLIE MAURETTE**
amaurette@nicematin.fr
@Amelie_Maurette



Fenfo.
Fatoumata
Diawara.
(Wagram
Music/
3^e Bureau)

On l'a vue au cinéma dans *Timbuktu*, le film aux sept César d'Abderrahmane Sissako. Ou dans le spectacle musical adapté du dessin animé *Kirikou*, dans lequel elle incarnait la sorcière Karaba. On l'a écoutée dans le collectif Africa Express, mené par le chanteur de Blur et Gorillaz, Damon Albarn. L'an dernier, c'est avec Matthieu Chedid et son projet *Lamomali* que Fatoumata Diawara a sillonné les routes de France. Un album franco-malien qui leur a valu la Victoire de la musique des musiques du monde, en février dernier. En début d'année prochaine, elle sera au cinéma au côté d'Omar Sy dans le prochain film de Philippe Godeau. En attendant, c'est avec son deuxième album solo, *Fenfo*, que la chanteuse malienne de 36 ans revient sur le devant de la scène. Un disque coproduit par l'ami -M-, qui mêle joliment les sonorités africaines et occidentales.

Cet album est écrit en bambara, l'une des langues du Mali. C'était un pari risqué pour toucher le grand public, ici ?

Non, parce que j'avais déjà une identité musicale avec cette langue. Mon premier album était en bambara, j'ai réalisé des collaborations, depuis, dans lesquelles j'ai partagé le bambara. Si je chantais en français ou en anglais, finalement, je n'aurais probablement pas fait *Lamomali*. Les musiciens ont besoin de collaborer avec d'autres, et le Mali est particulier pour ça. Beaucoup d'artistes maliens collaborent avec d'autres. Moi, comme je joue de la guitare et que je vis à Paris depuis longtemps, je mélange les influences. Le jazz, le funk, la pop, mais la base reste malienne.

N'est-ce pas encore plus gratifiant de parler ainsi au plus grand nombre ?



album, ainsi que le
ni ont été réalisés par
thiopienne Aida
(Aida Muluneh)

« On me décrit comme
une chanteuse engagée,
qui touche la jeunesse.
Il y a beaucoup
de non-dits au Mali,
j'essaie de casser cela. »

C'est un état d'esprit, c'est ce que je veux ! Garder un pied dans la tradition et m'ouvrir. Faire découvrir l'Afrique à ceux qui ne la connaissent pas. Pour cela, il faut que je sois moi-même, Africaine, mais je dois aussi faire l'effort d'aller vers d'autres styles musicaux. Comme lorsque j'ai réalisé la traduction, en bambara, de la chanson de Daniel Balavoine, *Sauver l'amour*, pour la tournée *Lamomali*.

Fenfo signifie « quelque chose à dire ». Vous abordez des sujets lourds dans ce disque : l'émigration, la place des femmes...

Oh oui. Les chansons *Fenfo*, *Takamba* et *Kokoro* résument tout l'album pour moi. Mon chemin, ce que j'essaie de défendre. *Kokoro* dit comment la jeunesse africaine peut être fière de son africanité. Comment arrêter le phénomène de dépigmentation des peaux par exemple, que la génération précédente a beaucoup pratiquée. C'est un sujet très sensible au Mali.

Fenfo, c'est un bébé qui s'adresse à ses parents. Il leur demande pourquoi ils ne l'ont pas prévenu des difficultés du monde. Pourquoi les hommes ne sont pas capables de se battre pour sauver la terre plutôt que de se battre entre eux. C'est une chanson pour être la voix des sans-voix, des enfants, des femmes, premières victimes des guerres dans le monde. Les enfants et les femmes rassemblent le monde. *Takamba*, c'est une femme qui dit à son mari : "Je suis censée être respectée, je ne mérite pas la violence".

Au-delà de ces sujets, l'objectif est aussi de montrer les beautés de l'Afrique ?

Oui. Je suis contente d'ailleurs qu'avec *Lamomali*, déjà, Matthieu [Chedid, ndlr] ait voulu qu'on s'habille en wax par exemple, nous avons ainsi mis ces couleurs en avant. Matthieu a l'Égypte dans le sang, c'est un Africain !



Au Mali, où elle a grandi, Fatoumata Diawara est considérée comme un chanteuse engagée qui parle à la jeunesse. Elle veut faire passer des messages positifs. (Photo Aïda Muluneh)

“ Si je chantais en français ou en anglais, finalement, je n’aurais probablement pas fait Lamomali avec Matthieu Chedid. Les musiciens ont besoin de collaborer avec d’autres, et le Mali est particulier pour ça. ”

Dans la chanson *Nterini*, j'évoque l'émigration, mais sans plainte, sans misérabilisme. Je voulais montrer quelqu'un de normal, qui vit dans un paysage magnifique et qui décide de partir pour connaître autre chose. Quand on ne connaît pas l'Afrique on croit que c'est la guerre partout, mais il y a des pays où ça se passe bien. Au Sénégal, au Ghana... Il arrive parfois que certains partent de ces pays-là pour voir comment ça se passe ailleurs, comme le font plein d'autres jeunes.

D'autres malheureusement, partent parce qu'ils y sont obligés. Vous-même avez fui un mariage forcé ?

Oui, si je n'avais pas eu mes deux papas en France, Jean-Louis Sagot-Duvaouroux et Jean-Luc Courcoult [*dramaturge et metteur en scène, NDLR*] ma vie aurait été différente. Je ne serais pas là à présenter mon album. Moi, je n'ai pas fui le Mali à cause de la guerre, qu'il n'y avait pas encore à l'époque, mais à cause du poids des traditions, de la famille. Je ne voulais pas être ce que les autres voulaient que je sois. Pour écrire ma propre histoire.

Vous entretenez quelle relation avec l'Afrique ?

On me décrit comme une chanteuse engagée, qui touche la jeunesse. Il y a beaucoup de non-dits au Mali, j'essaie de casser cela. C'est avec la communication qu'on avancera, les jeunes maintenant ont accès aux réseaux sociaux, etc., avec tout ça, on peut réécrire l'histoire de l'Afrique. On a des problèmes et de belles choses. La jeunesse est complexée parfois, ce continent a tellement été rabaisé. Alors j'essaie de leur dire : soyons nous-mêmes, le monde est prêt à nous aimer comme nous sommes. J'en ai la preuve, moi qui voyage à travers le monde. Je vois l'accueil du public, je ne reçois que de l'amour.

Vous avez multiplié les collaborations prestigieuses, du jazzman Herbie Hancock à la chanteuse Dee Dee Bridgewater. Qu'est-ce qui vous plaît là-dedans ?

J'ai beaucoup partagé, c'est la meilleure école. J'ai eu la chance de travailler avec toutes ces personnes incroyables. C'est

pour ça que mon deuxième album a pris sept ans ! Entre les deux, on se rend compte qu'il y a plus de maturité, de sagesse, c'est grâce à des personnes comme Herbie Hancock, qui ne se présentent pas, qui prennent le temps pour dire la musique, comme un langage.

Où vous sentez-vous la plus à l'aise, à l'écran ou derrière un micro ?

Dans la musique, car ce sont mes textes. Je parle de mes expériences, de ma vision de la vie, de mes difficultés en tant que femme. Je sens les choses et je les exprime. C'est pour cela que les gens qui ne comprennent pas ma langue reçoivent quand même l'émotion. C'est le but : je chante pour que vous me rencontriez, que vous me connaissiez.

Fatoumata Diawara en concert.

► Vendredi 9 novembre, à 21 h. Pôle culturel La Croisée des arts, à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. Tarif : 21,80 €. Rens. 04.94.59.34.04.

► Samedi 10 novembre, à 20 h 30. Oméga Live, à Toulon. Tarif : 21,80 €. Rens. www.zenith-omega-toulon.com

Fatoumata Diawara, une voix qui porte



— La chanteuse et comédienne malienne présente tout l'été son superbe album *Fenfo* (« Quelque chose à dire » en bambara). Onze chansons au rythme enivrant et aux paroles engagées.

Elle aime « donner son âme quand elle chante ». Cette âme s'entend dans les chansons dont Fatoumata Diawara nous enivre avec son nouvel album *Fenfo*. Onze

titres chantés dans sa langue maternelle, le bambara, mêlant guitare électrique et instruments traditionnels (kora, kamalé, n'goni), transcendés par la puissance de son ample voix de griot pop.

Cette voix, beaucoup l'ont découverte l'an dernier avec *Lamomalt*, l'album afro-pop de Matthieu Chedid, accompagné de Toumani et son fils Sidiki Diabaté, et de Fatoumata Diawara : 200 000 albums vendus, une Victoire de la musique, une tournée à guilchets fermés... Et

la confirmation du talent éclatant d'une jeune femme de 36 ans, révélée en 2002 dans le film franco-burkinabé *Sta, le rêve du python*, puis devenue sur scène la puissante sorcière Karaba dans la comédie musicale *Kirikou et Karaba* tirée du film de Michel Ocelot.

Fatoumata Diawara alterne musique et cinéma avec boulimie. Son premier album, *Fatou*, en 2011, et son rôle dans le film *Timbaktu* d'Abderrahmane Sissako, dont elle a aussi signé la BO, montraient déjà

Fatoumata Diawara, une voix de griot pop au service des droits des femmes. Aïda Muluneh

la solidité de ses engagements. *Fenfo* confirme à nouveau qu'elle a « quelque chose à dire ». Un propos grave, dénonçant l'esclavage moderne (dans *Djonya*), affirmant les droits de la femme, luttant contre l'excision et les mariages forcés, évoquant les ravages de l'exil.

« Mon amour, mon confident, est parti tellement loin et ne m'a pas donné de nouvelles », chante Fatoumata Diawara dans *Nterint*. Ce titre majeur évoque avec délicatesse les femmes de migrants, victimes, elles aussi, de ces départs incessants, à hauts risques, en Méditerranée, dans l'espoir d'un avenir meilleur.

Porté par une musique dansante et métissée, *Fenfo* associe des musiciens africains au violoncelliste Vincent Ségal (sur deux titres), et à Matthieu Chedid (co-réalisateur de l'album avec sa complice africaine) à la guitare et aux claviers. On y trouve des ballades et de l'afro-pop, on y entend des berceuses et des transes. Fatoumata Diawara l'hyperactive les chantera tout l'été, avant de revenir à la rentrée, au cinéma, dans le film *Toucouleur*, aux côtés d'Omar Sy.

Nathalie Lacube

Disque : *Fenfo*, un CD, 3^{ème} Bureau/Wagram, 15,99 €.

Concerts : le 11 juillet à La Rochelle, le 21 à Aix-en-Provence, le 22 à Mèze (34), le 8 août à Marciac...



Fatoumata Diawara

Fenfo

Wagram

Un deuxième album où la chanteuse et actrice malienne laisse libre cours à son talent. Irradiant.

“*Ensorcelante*”, tel avait été le verdict d’un confrère après sa rencontre avec Fatoumata Diawara. La jeune Malienne s’acquittait à l’époque d’une tournée promotionnelle pour *Fatou*, son premier tour de magie discographique, ne laissant dans son sillage qu’âmes hébétées et cœurs chavirés. Actrice fétiche d’Abderrahmane Sissako (*Timbuktu*), incarnation

parfaite de la sorcière Karaba dans l’adaptation théâtrale de *Kirikou*, elle faisait là des débuts prometteurs comme chanteuse dans une veine afro-folk épurée et intimiste, où se décelait parfois une retenue de débutante.

Sept ans et moult expériences plus tard (Africa Express, Lamomali, duos avec Roberto Fonseca, Hindi Zahra, Bobby Womack...), la voici plus libre et irradiante. Et surtout plus musicienne, faisant déferler toutes les nuances d’une sensibilité de femme africaine puissante (mais blessée) sur la savane d’un répertoire où les connivences de ses aventures internationales s’accrochent aux racines de son Wassoulou natal. Guitare slide sur *Ou Y’An Yé*, violoncelle (Vincent Ségal) sur le poignant *Don Do...* Avec un Matthieu Chedid en toubab bons offices et fin diplomate qui pour elle la joue funky (*Negue Negue*), pop (*Bonya*) ou reggae laid-back (*Fenfo*). Alors, oui, ensorcelante. Plus que jamais. **Francis Dordor**



**CONCERT :
FATOUMATA
DIAWARA**

La complice de M sur son projet « Lamomali » est l'une des plus belles voix du Mali. Également actrice (« Timbuctu »), Fatoumata a sorti récemment son deuxième album solo, « Fenfo » (3^e Bureau/Wagram Music). Une ode à l'Afrique moderne, à découvrir d'urgence sur scène, le 8 août au festival Jazz in Marciac, le 24 au Festival du Roi Arthur, ou le 25 au festival Les Galettes du monde.

MUSIQUE

Fatoumata Diawara,
reine du Mali« FENFO » (3^e BUREAU)

de Fatoumata Diawara.

En tournée dans toute la France cet été

et en concert le 11 décembre à Paris, au Trianon.

C'était la princesse de « Lamomali ». L'an passé, Fatoumata Diawara envoûtait le disque imaginé par -M-, alias Matthieu Chedid, avec un collectif d'artistes maliens, récompensé par la Victoire du meilleur album de musiques du monde. Sur scène, la chanteuse illuminait le spectacle de sa présence et de sa voix magnétiques.

L'artiste de 36 ans revient cette fois seule. Ou presque. Dans « Fenfo », son deuxiè-

me album solo, elle retrouve son complice français -M-, réalisateur avec elle de ces onze titres. Comme il l'avait fait pour « Lamomali », le tandem construit un pont entre Afrique et Europe, Nord et Sud, culture malienne et sons anglo-saxons, ambiances intimistes et rythmes dansants. Un mariage subtil qui n'arrache jamais les racines de Fatoumata Diawara, attachée à sa langue maternelle, le bambara, qu'elle préfère au français ou à l'anglais pour chanter la famille, l'amour, mais aussi le sort des migrants.

« Fenfo », titre de l'album, signifie « quelque chose à dire ». Et Fatoumata Diawara s'exprime. Contre l'excision, le trafic d'esclaves ou la charia des islamistes, en



LP/PHILIPPE DE POLIGNY/ET

Fatoumata Diawara a réalisé son album avec -M-.

jouant dans le film « Timbuktu » en 2014, récompensé par sept Césars.

Avec ce disque, aussi fascinant que réjouissant, Fatoumata Diawara pourrait s'ouvrir de nouvelles portes : celles du grand public.

EMMANUEL MAROLLE

Fatoumata Diawara, l'ensorceleuse

MUSIQUE. La voix féminine du collectif franco-malien Lamomali signe un deuxième album solo envoûtant, coréalisé avec son complice Matthieu Chedid. Un savoureux mélange des genres.

Par Chloé Belleret.

Chedid, alias M, à la réalisation. Les deux artistes avaient déjà travaillé ensemble en 2017 au sein du collectif Lamomali. Leur album du même nom, joli succès commercial, a été récompensé cette année par une Victoire de la musique.

Violoncelle et kora

Enregistrés entre le Mali, le Burkina Faso, Barcelone et Paris, les onze titres évoquant l'amour, la famille ou la migration mélangent les sonorités comme les instruments. La guitare électrique et les claviers de M côtoient les percussions africaines, le violoncelle du Français Vincent Ségal et le kamale n'goni (cordes). Un mariage réussi. Mais on préfère l'instrumentation minimaliste et délicate de *Don Do*, ou le vibrant *Mama*, accompagné d'élégantes notes de kora, la harpe emblématique d'Afrique de l'Ouest. ■

Un timbre chaud, une voix délicieusement éraillée... A 36 ans, Fatoumata Diawara fait partie des grands noms de la musique africaine. Révélée en 2011 par *Fatou*, son premier album, puis médiatisée en 2015 par son rôle dans le film aux sept césars *Timbuktu*, d'Abderrahmane Sissako, dont elle interprète également la chanson phare, la star malienne nous ensorcelle avec un deuxième opus métissé, entre blues, funk, pop et musique traditionnelle africaine. Intégralement chanté en bambara, sa langue natale, *Fenfo* (« Quelque chose à dire ») est le fruit sucré de ses retrouvailles avec Matthieu



« *Fenfo* », de **Fatoumata Diawara**, Wagram Music, 14,99 €. En concert aux **Francofolies de La Rochelle**, le 11 juillet, et au **Trianon**, à Paris (18^e), le 11 décembre.

DEEZER

Les morceaux les plus écoutés*

- 1 « A l'ammoniaque » PNL
- 2 « Habitué » Dosseh.
- 3 « La Même » Maître Gims, Vianney.
- 4 « Smog » Damso.
- 5 « One Kiss » Calvin Harris, Dua Lipa.

* en France, du 25 juin au 1^{er} juillet.

ÉCOUTER

Fatoumata Diawara
**Fenfo (Something
to Say) ★★★☆**

Sept ans après des débuts remarquables avec *Fatou*, produit par Nick Gold, la Malienne Fatoumata

Diawara revient avec un second album frisant le sublime. Coréalisé par Matthieu Chedid, qui l'avait embarquée dans son projet Lamomali, il pose la voix puissante de la chanteuse et actrice (*Timbuktu*) de 36 ans sur les basses pulsées d'Étienne M'Bappé, comme une étoile a besoin d'une prise de terre pour ne pas perdre le contact avec la réalité. Ce *Fenfo* porte bien son appendice *Something to Say*: en 11 titres chantés en bambara, la femme engagée a des choses à dire. Contre l'excision, les mariages forcés et au côté des familles de migrants déchirées de part et d'autre de la Méditerranée, elle jette de sa voix dorée et dansante des bouées d'espérance pour apaiser les incompréhensions du monde. ●

LUDOVIC PERRIN

Wagram, 15,99 €.

Textes : Smaël Bouaïci, Carine Chenaux, Alain Cochard, Ivan Essindi, Stéphane Koechlin



© Aïda Mithineh

afrique-monde

Fatoumata Diawara

Avec un talent insolent et un charisme renversant, la chanteuse malienne a réinventé la musique traditionnelle de son pays en y incorporant les influences de ses nombreux voyages. Jazz-funk, folk wassoulou, blues, chanson française... L'œuvre de l'artiste est à son image : multiple, curieuse, profondément humaniste. Sept ans après un premier album, *Fatou*, exposant avec douceur blessures d'enfance et rêves d'adulte, elle a livré cette année un second opus au ton très engagé. Mêlant

guitare électrique et instruments ancestraux (kora, kamalé, n'goni), presque entièrement chanté en bambara – sa langue maternelle –, *Feno* est un disque sensible, porté par l'amour, l'exil, la valeur des traditions. C'est aussi portée par le travail et la patte de Matthieu Chédid (coproducteur de l'album, avec qui elle a déjà travaillé sur le projet *Lamomali*, récompensé d'une Victoire de la musique en 2017), que la voix de Fatoumata Diawara nous révèle un peu plus sa lumière et son énergie. En musique et en fanfare, la diva est devenue la représentante d'une Afrique moderne, fière de son identité culturelle et ouverte sur le monde. J.E.

Le 11 décembre à 19 h 30 au Trianon, 80, boulevard de Rochechouart. 18^e. Places : 42,70 €.

EATOUMATA DIAWARA

MONDE

fff

Les épaules couvertes d'un châle, elle ouvre le concert par un chant intimiste, accompagnée par l'écho murmurant de sa guitare électrique. Et puis le soleil se lève : Fatoumata Diawara tombe l'étoile, étire son sourire et débride sa voix, qui s'envole à d'exubérantes hauteurs. Repartie sur les routes avec le répertoire afro-rock de l'album *Fento*, la Malienne à l'allure folle n'est jamais aussi majestueuse que quand elle entonne à pleine voix de somptueuses mélodies mandingues. C'est pourtant sur une reprise de Nina Simone qu'elle lâche la bête de scène qui sommeille en elle depuis son rôle dans *Kirikou* sur les planches : mi-princesse, mi-sorcière, elle porte ses chansons les plus rock jusqu'à la transe, feule, hennit et croasse en tournoyant, un fouet à la main et la guitare funk de Mathieu Chedid sur les talons. Ce soir-là, Vincent Segal, l'autre ami parisien, vient également l'escorter à la contrebasse. Généreuse, la marabouteuse mandingue finit par *Sauver l'amour* en bamba-ra sur l'air de Dalavoinc, devant un public en dâmoison. — **Anne Berthod**

| Le 26 janvier au Grand-Quevilly (76),
le 30 à Boulogne-Billancourt (92),
le 1^{er} février à Oyonnax (01), le 2 à Dardilly (69), le 20 avril à Mitry-Mory (77),
le 23 à Goussainville (95), le 10 mai à Paris (Olympia), le 30 à Veyrac (87), le 1^{er} juin à Angoulême (16), le 26 juillet à Saint-Nazaire (44), le 4 août à Crozon (29).



La voix du Mali

Artiste complète, **Fatoumata Diawara** possède un univers envoûtant. A découvrir.

Notre avis



Titre

Fenfo

Label

Wagram

Style

Ethnique

Date de sortie

Déjà disponible

Notre
coup de
CŒUR!



Fatoumata est comédienne (*Timbuktu*), auteur-compositrice et productrice. Elle est aujourd'hui l'une des plus grandes voix du Mali, son pays d'origine, et celle que l'on entendait sur *Lamomali*, le dernier projet de -M- (qui coproduit cet album). Son *Fenfo*, chanté en bambara, est une ode à l'Afrique et à la richesse de sa culture. Son mélange d'instruments traditionnels à d'autres plus modernes est à la hauteur du visuel, splendide et envoûtant.

F.H.